

Allocution du mémoire de M. Bruno Vigneault

Depuis plus de vingt ans je suis propriétaire moitié-moitié avec Jocelyne Beaumont d'une porcherie d'engraissement. Je peux dire sans me tromper que mon métier c'est d'engraisser des cochons et le dire comme cela c'est presque humiliant pour plusieurs producteurs.

L'environnement

Je suis née et j'ai grandi dans le même rang dans lequel j'habite aujourd'hui. À l'extrémité est du rang, chez mon grand-père, où je suis née, il y avait une rivière que les vaches traversaient soir et matin. Entre l'étable et la rivière il y avait une «chède» à fumier, c'est à dire un site d'entreposage étanche avec toiture, construction avant-gardiste vous en conviendrez. Durant l'hiver j'allais aider mon oncle Narcisse à transporter le fumier dans les champs avec un traîneau tiré par un cheval ou le fumier était déposé en tas. Je me souviens qu'il me parlait de la guerre d'Espagne et me roulait des cigarettes. Environ 500 pieds plus bas, d'où les vaches traversaient la rivière, il y avait un pont où moi et mes cousins on se baignait. Nous avions peur des écrevisses et des sangsues, pas des coliformes et le plaisir était d'aller espionner mes cousines quand elles se baignaient et autre chose que vous saurez si j'écris mes mémoires. Chez mon père à l'extrémité Ouest du rang coulait un ruisseau qui passait derrière la maison et ensuite derrière l'étable. Entre la maison et le ruisseau il y avait un puisard, nous ne jouions pas dans le ruisseau à cause des odeurs, entre l'étable et le ruisseau il y avait un tas de fumier qui s'étendait presque jusqu'au ruisseau. À 50 pieds de l'étable il y avait le puits entre lequel et l'étable les vaches passaient tous les matins. Le plaisir, c'était les jeux dans la grange et pour moi la peur n'existait pas, le mot «burnous» non plus. Mais environnementalement c'étaient discutables. Je possède trois lots achetés par mon grand-père au début des années 40, quand l'on me dit que la terre n'est plus ce qu'elle était, je me rappelle ces champs et je vois que les tas de roche ont été enfouis, que les parties boisées, les parties basses ont été drainées, j'y vois du trèfle, de l'avoine. Aujourd'hui il y a de la luzerne, de l'orge, du soya et du maïs. C'est aussi beau qu'autrefois, nous projetons d'y planter des brise-vent parce que le rêve viscéral de donner ces lots à mes enfants m'oblige à en conserver le potentiel agricole et par conséquent leur beauté. Tous les producteurs ont ce même rêve et vous comprendrez que si parfois nous détériorons leur héritage c'est par ignorance ou par manque d'argent. Jamais par intention, jamais.

Le confort des animaux

Les oiseaux chantent mais ne savent pas apprécier la musique, l'hymne à la joie de Béethoven les ennuieraient. Peut-être que les dauphins parlent mais ils n'auraient jamais le plaisir ni l'émotion que l'on ressent à écouter les paroles de Raymond Lévesque qui dit : « Quand les hommes vivront d'amour, il n'y aura

plus de misère. » Dans une porcherie de 1200 truies il y a parfois plus de monde inconfortable que de cochon inconfortable. Le travail à la chaîne et travail de nuit surtout. Si vous avez manger du fromage en grain frais du jour aujourd'hui, il a fallu qu'il ait été fait la nuit. À l'heure des devoirs et des leçons le père n'était pas là et la mère à dormi sans caresse, croyez-moi. Il y a beaucoup plus d'enfant, de femme et de gens âgés confortables, si mes cochons sont inconfortables ils ne pourront me faire vivre.

Le soutien social de l'agriculture

La santé, l'éducation et l'agriculture doivent être soutenue par la société et l'état. Je dirais que l'agriculture est prioritaire car le plus important pour la santé est de bien manger. Il est impossible d'apprendre à partager à un enfant qui a faim, bien éduquer et bien soigner c'est d'abord bien nourrir. Et ça c'est par le fruit de la mer, de la terre et des animaux que je nourris, comme d'autre le font comme moi.

La mise en marché

Au Fête de la Nouvelle-France à Québec j'ai vu des centaines de fois des visages exprimer le plaisir à goûter les bouchées cochonnent, une recette inventée par ma blonde appeler cochonnaille royale. C'est là que je me suis rendu compte que le produit agricole c'est une source de plaisir, le produit final de mon travail c'est du plaisir mais la nourriture, produit essentiel pour vivre est devenu un produit de consommation qu'il fait toujours marchander. Quand je vends mes cochons l'on me demande des preuves de salubrité, preuve du respect de l'environnement, de preuve de la bonne alimentation de mes porcs, etc. Le premier outil de travail est un crayon, le deuxième, un autre crayon encas ou il faut tout écrire en 2 ou 3 exemplaires mais jamais l'on me paye pour mon cochon, Jamais l'on me demande ce qu'il en coûte pour le produire. Généralement nous avons plus de plaisir que nous avons fait chez la grosse épicerie du gros village d'à côté, le coût de la bonne affaire en achetant l'épicerie se répercute jusqu'à moi. Celle qui fait la comptabilité chez moi c'est Jocelyne, elle m'a dit que si nous avions eu seulement le revenu des cochons pour vivre, nous ne ferions plus de cochon et je la crois. J'ai parfois l'impression qu'ici l'on fait mon procès, je trouve cela un peu irritant, j'ai participé à l'élaboration d'un document présenter ici, un travail difficile croyez-moi, je me demande s'il ne fallait pas des audiences semblables pour parler du temps passé à l'étable et au champ et du salaire que l'on y gagne.

Pour finir, monsieur le commissaire, je vous invite officiellement et amicalement à venir chez moi, vous y verrez de cochon, la vieille battisse, le bâtiment neuf, la vieille maison rénover avec la moulange et je pourrai vous présenter peut-être Nathalie, Stéphane, Normand, Sébastien, Christian, Florence, Nicolas, Cécile et Amélie.